

Figure historique et personnage romanesque. Le général L.S.M. dans Les Géorgiques de Claude Simon, sous la direction de Jean-Yves Laurichesse, Littératures, Presses universitaires du Midi, n° 73, 2015, 212 p.

Joëlle Gleize



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/ccs/1086>

DOI : 10.4000/ccs.1086

ISSN : 2558-782X

Éditeur :

Presses universitaires de Rennes, Association des lecteurs de Claude Simon

Édition imprimée

Date de publication : 1 décembre 2017

Pagination : 224-228

ISBN : 978-2-7535-5482-5

ISSN : 1774-9425

Référence électronique

Joëlle Gleize, « *Figure historique et personnage romanesque. Le général L.S.M. dans Les Géorgiques de Claude Simon, sous la direction de Jean-Yves Laurichesse, Littératures, Presses universitaires du Midi, n° 73, 2015, 212 p.* », *Cahiers Claude Simon* [En ligne], 12 | 2017, mis en ligne le 07 décembre 2017, consulté le 23 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/ccs/1086> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/ccs.1086>

Mais le livre de Jouvenot se signale par les prolongements que l'auteur a su donner à sa thèse et les rapprochements parfois inattendus qu'elle lui a permis de faire. Par exemple, il rattache l'image du cœur d'or serti de rubis qui, dans *La Bataille de Pharsale*, surgit dans l'esprit du cavalier au plus fort de la bataille (p. 85-89) à la quête d'une union primitive avec la mère. Il montre comment l'image du père désidéalisé se construit sur la base d'une expérience collective et sur fond d'une « attention tournée vers l'ordinaire, le commun des mortels » (p. 120). Il analyse avec finesse la métaphore de la mère décrite comme « donjon, rempart, fossé » (p. 148). La vieille danseuse de *L'Invitation* se révèle comme un avatar de la mère (p. 192-3) et Crastinus, frappé par le glaive en plein visage devient une image du père recevant la balle en plein front (p. 235). À la place des références habituelles à Proust et Faulkner, Jouvenot introduit des comparaisons ponctuelles avec Gracq, Primo Levi, Robert Antelme et Camus.

Sans doute, le lecteur intéressé surtout par l'œuvre de Simon en tant que littérature reste un peu sur sa faim. Jouvenot a une très bonne connaissance de l'œuvre, y compris des premiers romans (on aurait aimé qu'il donne les sources exactes de toutes les citations). Et il fait preuve d'une remarquable connaissance de la critique. Mais, à l'exception de Dällenbach, il ne cite pas les critiques qui se sont le plus aventurés sur le même terrain que lui, même les francophones : Cécile Yapaudjian-Labat sur le deuil, Pascal Mougin sur la figure de la mère¹. Et il n'analyse aucun roman de façon systématique pour montrer comment dans le détail se fait le « traitement du trauma, des traumas » – à l'instar, par exemple, de Celia Britton². Mais nous ne saurions le lui reprocher : là n'était pas son propos. Ce livre ne se revendique pas comme une thèse académique. Tout au début, l'auteur prévient : « ma lecture est l'occasion d'une aventure dans la compagnie de l'homme écrivant. Avec lui, nous pouvons, sans grand risque, circuler librement » (p. 15). Le livre avance, de façon bien simonienne, en spirale. Repassant par les mêmes points, en psychanalyste professionnel et en lecteur amateur, Jouvenot communique son amour pour l'œuvre de Simon. Mais on note que cet amour fut conquis de haute lutte : jeune, Jouvenot avait subi une rebuffade sévère en envoyant le texte d'un livre sur Camus à cet ami de son père. Serait-ce trop osé d'avancer que derrière l'acharnement de Jouvenot à rechercher les traces laissées par un père en littérature se cache la recherche du père dont des lettres échangées avec Simon enrichissent son livre ?

Alastair B. Duncan

Figure historique et personnage romanesque. Le général L.S.M. dans Les Géorgiques de Claude Simon, sous la direction de Jean-Yves Laurichesse, Littératures, Presses universitaires du Midi, n° 73, 2015, 212 p.

Ce numéro de *Littératures* rend compte d'une journée d'études consacrée au personnage central des *Géorgiques* en 2013, l'année du centenaire de la naissance de Claude Simon. L'enjeu en est critique et théorique : renouveler la recherche sur

un des romans les plus riches et les plus étudiés de Simon et renouveler l'étude du personnage historique sans renier les acquis de la poétique. Alors même (ou parce que) l'étude de personnage a parfois semblé contrevenir aux principes d'écriture de Simon, il apparaît que ce roman de 1981 offre un terrain propice à ces enjeux.

Qui a été Lacombe Saint-Michel? Qu'est-ce que le personnage nommé L.S.M.? La question sur laquelle se fonde le dossier critique dirigé par Jean-Yves Laurichesse est bien plutôt celle-ci: comment Simon a-t-il construit l'un à partir de ce qu'il connaissait ou imaginait de l'autre? Toutes les études réunies ici présupposent la distinction entre la figure historique de l'ancêtre de Simon et le personnage, mais doivent affronter le brouillage que génère l'écriture romanesque en insérant et en retravaillant le matériau documentaire constitué par les écrits de Lacombe Saint-Michel. Elles se distribuent selon que leur questionnement porte davantage sur le personnage dans l'Histoire ou dans le roman, compte tenu de ce brouillage qui les rend difficilement séparables.

Pour Claude Simon, son ancêtre se présente sous la forme double d'un buste de marbre imposant et d'un monceau de papiers. Ce n'est que lorsque naît le grand projet des *Géorgiques*, en 1973, que le personnage se construit à partir d'un matériau historique imposant, fait d'archives familiales et de documentation. David Zemmour en fait une description rigoureuse qui inclut l'histoire très romanesque d'une part essentielle de ces archives. Alors que Simon travaillait déjà depuis cinq ans à ce roman, il découvre les documents cachés par son aïeule dans un placard secret: les registres de la correspondance du Général, qui commente ses guerres autant qu'il donne ses instructions pour la gestion de son domaine agricole. Une découverte tardive qui bouleverse l'écriture, la relance et la nourrit. C'est donc par la présentation de ce matériau, son histoire et la question de son devenir littéraire que s'ouvre la réflexion, avec l'article de D. Zemmour: « De Lacombe Saint-Michel à L.S.M. ou des archives au texte ». Dans cet énorme chantier offert aux études génétiques, le critique choisit le travail de réécriture d'un des ouvrages lus et repris par Simon, celui d'A. Dry qui dresse en historien un portrait du Général. On voit ainsi l'écrivain rester fidèle à ce matériau tout en lui donnant un « bougé » qui transpose le tourbillon de l'Histoire où s'effacent les relations causales et la distinction entre le narrateur et L.S.M.: celui-ci devient un personnage composite, complexe et difficile à cerner. L'orientation générale du volume ainsi donnée se centre sur la question du devenir fiction d'un personnage « réel » et des écrits qu'il a laissés. La deuxième étude du volume en constitue une seconde ouverture puisqu'elle propose une synthèse sur les représentations de L.S.M. dans le roman. Intitulé: « Peinture, dessin, marbre, mots: portraits en éclats du général L.S.M. », l'article de Jean-Yves Laurichesse en souligne la diversité systématique: bien loin de considérer comme tabou le genre du portrait, Claude Simon en explore toutes les formes possibles, depuis l'*ekphrasis* jusqu'au portrait « à la fois anonyme, non chronologique et non hiérarchique » (p. 38) qui ouvre la première partie. L'analyse met au jour le processus de pétrification qui affecte le personnage et ses portraits successifs, et plus encore l'éclatement du portrait qui rend le personnage insaisissable.

Deux études nous font découvrir le personnage historique: celle d'Alastair B. Duncan « Une amitié de Lacombe Saint-Michel » rend compte de neuf lettres d'une correspondance de treize ans entre Lacombe et son ami et voisin, le comte de Lastic. En même temps qu'une amitié attentive, remarquable dans la période révolutionnaire, s'y lisent les convictions républicaines de Lacombe, son attachement à son domaine et son constant dévouement patriotique. Cette image certes partielle que le général donne de lui-même a le grand intérêt de souligner le tragique du personnage de L.S.M. dans ses dernières années, bafoué, désabusé et solitaire, en même temps que la lecture faite par Simon du destin de son ancêtre. C'est également le personnage historique qu'éclaire Louis Hincker dans « Le vécu littéraire de Lacombe Saint-Michel: un héritage en question ». Il s'intéresse à son activité d'auteur d'écrits laissés en héritage, pour comparer sa pratique d'écrivain à celle de son descendant. Il tente de cerner ce qui apparente leur démarche à l'insu de Claude Simon: ressemblance des archives de Lacombe avec les brouillons du romancier, notamment ceux du *Jardin des Plantes*, et surtout parenté de l'écriture de celui-ci avec la poésie descriptive du XVIII^e siècle. En illustration, deux poèmes de Lacombe Saint-Michel nous sont donnés à lire, parmi les plus aboutis, deux poèmes lyriques sur les vertus protectrice et consolatrice de la Nature. L'historien relève deux points de rencontre du romancier avec son ancêtre: la pratique d'un « inventaire du monde sensible » (p. 54) et de l'intertextualité au sein d'une expression personnelle; il souligne ainsi les « résonances » entre l'imaginaire littéraire de l'ancêtre et l'œuvre de Simon, révélant surtout une facette inattendue de celui en qui ses descendants voyaient le général d'Empire et le régicide responsable de la mort de son frère.

Les études suivantes interrogent surtout la construction du personnage L.S.M., sans pour autant négliger les dimensions référentielle et historique, puisque les registres de Lacombe (correspondances publiques ou privées, documents historiques, etc.) sont largement intégrés au roman. Ainsi tout en se situant dans un questionnement de poétique romanesque, Anne-Lise Blanc, qui analyse « la poétique de la liste » dans *Les Géorgiques*, prend pour point de départ une analogie entre l'épistolier Lacombe et l'écrivain Simon. Tous deux ont en partage le goût des listes – de travaux agricoles ou de chevaux pour l'ancêtre, de l'infinité non hiérarchisée des éléments du réel pour l'écrivain. Notant l'usage poétique de l'inventaire, non seulement dans *Les Géorgiques* mais dans le roman simonien, A.-L. Blanc souligne la richesse des *Géorgiques* sur ce plan, que ce soit dans la correspondance de L.S.M. ou dans la narration. La fonction de ces listes cependant les oppose: dans la correspondance du Général, elles expriment un désir obstiné de maîtrise qui devient avec le temps le symptôme d'une perte de contrôle sur ce qui l'entoure. Pour le narrateur, elles constatent et signalent l'éclatement irréductible du réel, l'impossible représentation de l'histoire, tout autant que la tentative obstinée d'en approcher par l'écriture: une véritable « ligne de force de la poétique de Simon » (p. 78). Celui-ci poursuit une pratique d'écriture de son ancêtre en la remodelant à son usage, dans une sorte de fidélité infidèle. Selon la progression générale du dossier qui mène des matériaux documentaires historiques ou familiaux au texte, l'article

de Michel Bertrand (« La tentation épique : les traces du féodal chez le révolutionnaire L.S.M. ») analyse le personnage mais dans sa relation aux valeurs idéologiques propres à sa caste d'aristocratie provinciale. C'est en faisant le détour par le personnage historique qu'il étudie le personnage romanesque. Il s'interroge sur le caractère épique de la geste de l'aristocrate révolutionnaire en montrant, par comparaison avec les mœurs des hobereaux de son époque, combien, malgré ses idéaux démocratiques, ses valeurs l'ancraient dans la féodalité : sa condamnation du roi pour avoir failli à sa mission royale, son idéal chevaleresque, le souci de son fief et la passion du cheval. M. Bertrand souligne cependant que, chez ce lecteur de Rousseau qui a voué sa vie à la République puis à l'Empire, mais vieillit et meurt dans la solitude, la quête épique est déjà anachronique. L'« ironie amère » qui émane de l'échec de cette quête tient à sa mise en fiction : non seulement le romancier aggrave chez L.S.M. la lassitude du guerrier et la perte de ses illusions politiques, mais le montage, qui met en écho sa destinée avec celle des deux autres protagonistes pris pour cible dans les guerres du ^{xx}^e siècle, souligne l'absence de sens de son histoire et de l'Histoire.

L'étude de la référence mythologique à Prométhée menée par Hannes de Vriese vient, sous un angle différent, converger avec l'étude précédente. Comme l'indique le titre « L.S.M. figure prométhéenne : gloire et damnation d'un héros », le critique voit en lui une incarnation indirecte mais fort complexe du mythe prométhéen. Reprenant les formes successives qu'a connues le mythe depuis le ^{xviii}^e siècle, il montre qu'elles se retrouvent conjuguées en L.S.M. : et d'abord la figure du voleur de feu, emblématique des Lumières et de l'idéologie du progrès portée par le défenseur de la République. En revanche, H. de Vriese voit dans le Général vieilli l'incarnation romantique d'un Prométhée puni de son audace sacrilège, enchaîné et dévoré vivant. Toutefois, si l'immobilisation de l'homme blessé et corpu lent peut être vue comme un châtement, la blessure de guerre du soldat est surtout un titre de gloire et l'autre « blessure » faite à son cadavre par l'aide de camp voulant porter son cœur au Panthéon est elle aussi destinée à sa glorification. Le narrateur décrit certes l'entreprise comme un échec et une boucherie grotesque, et fait du vieux guerrier une sorte de Prométhée impuissant ; mais peut-on assimiler cette déchéance à la damnation du mythe ? Dernier élément de la complexité de la figuration mythique relevé par H. de Vriese, le manque de lucidité de L.S.M. sur le devenir de ses terres et de son pays qui renverrait à la conception contemporaine d'un Prométhée « déchainé, aveugle et impuissant » (p. 107). L'étude souligne pour conclure combien le montage des temps, celui des débuts de la Révolution et celui de la défaite de mai 1940, éclaire ironiquement la faillite des idéaux de l'aristocrate rousseauiste, qui n'aurait même pas su trouver dans le contact sensible avec la nature la consolation qu'il célébrait dans ses poèmes. C'est sous l'autorité de Baudelaire, pour qui toute statue « commande, au nom du passé, de penser aux choses qui ne sont pas de la terre » (p. 112) que Nathalie Piégay place son étude de L.S.M. et de sa représentation de marbre. Son propos fait ainsi écho aux deux premiers articles en étudiant l'articulation de l'écriture des archives avec la représentation de L.S.M. par la statue. Le buste gigantesque relève pour la critique de l'ordre de l'imaginaire comme

représentation et de l'ordre du fantasmatique comme fantôme, avec son pouvoir de hantise. Hantise pour l'écrivain et l'enfant qu'il fut, objectivant ce qui est invisible et inavouable, le buste est analysé comme injonction à penser au secret à préserver, et injonction à transformer la hantise en énergie d'écriture. L'étude rend compte aussi de sa fonction d'objet romanesque : il « fait basculer la narration d'une époque et d'un lieu à un autre » (p. 117) et permet de jouer sur l'incertitude entre le personnage et sa représentation, dont est emblématique la syllepse « la voix de marbre » (G, p. 808) ; le buste s'intègre enfin à la thématique récurrente dans le roman simonien de la pétrification menaçante. En faisant d'une hantise qui suppose l'indistinction entre le matériel et l'immatériel, le vivant et le mort, un symptôme mélancolique, N. Piégay considère la statue moins comme un objet du passé que comme le mouvement par lequel le passé ne cesse de venir hanter le présent et l'écriture, éclairant ainsi le pouvoir de fascination de L.S.M. sur le lecteur comme sur l'auteur.

Le dossier présenté par *Littératures* assemble ainsi, comme autant d'éclats du portrait de Lacombe ou de L.S.M., des études qui cernent la complexité et l'indécidabilité du personnage, et présentent une remarquable unité sans pour autant unifier l'interprétation. L'ensemble prend le lecteur dans le tourniquet des représentations, toutes différentes, toutes imaginaires, qu'elles relèvent du documentaire ou de la fiction ; et le jeu de leurs différences, de leurs convergences ou de leurs contradictions maintient dans l'incertitude : si l'on peut savoir ce qu'est un personnage, comment savoir ce qu'a été un homme ?

Joëlle Gleize

« Claude Simon », *Europe*, n° 1033, sous la direction de Cécile Yapaudjian-Labat, mai 2015, 364 p.

Le « dossier » présenté par Cécile Yapaudjian-Labat dans ce numéro de la revue *Europe* est d'une grande ampleur. Il invite à poursuivre « l'entretien infini » qu'offre et sollicite l'œuvre de Claude Simon. Cette œuvre assurément considérable dans ses variations, dans ses retours, dans son esthétique faite de fragments profondément liés dans la prose et dans le cours des livres, est envisagée ici pour son importance et sa place dans l'histoire, ce que montre bien la présentation de Cécile Yapaudjian-Labat. Quatre dimensions d'histoire sont représentées : l'histoire littéraire, avec Simon comme « ultime figure du grand écrivain » selon François Bon, et faisant partie de ceux qui « ont su tenir debout dans une si étonnante fraternité de dialogue » avec les grands prédécesseurs ; l'histoire d'un « homme dans son siècle », qui de sa vie, de ses expériences, de ses sensations fait matière d'écriture, de Madagascar au prix Nobel ; l'histoire « historique » comme fond de l'écriture, avec les guerres et la mémoire des temps, comme ce que l'écriture affronte ; l'histoire aussi d'une œuvre qui, en revenant souvent sur les mêmes thèmes et les mêmes temps